

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix : 18 fr. par an,
— 10 fr. pour six mois,
— 6 fr. pour trois mois.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.
Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 3 Novembre.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle : Décrets : établissant les droits à l'importation des produits y désignés ; — portant que les vêtements confectionnés auront droit à la prime de sortie quand ils seront présentés sous les conditions y insérées ; — ajoutant les végétaux filamenteux destinés à la confection des cordages pour bâtiments de mer à la nomenclature des objets admis en franchise par décret du 17 octobre 1855 ;
Nominations : de sous-préfets et de membres de conseils de préfecture ; — dans l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur.

Un décret impérial, daté de Compiègne le 25 octobre, appelle à l'activité, sur le contingent de la classe de 1856, quarante-deux mille soixante jeunes soldats, pour les armées de terre et de mer.

Le départ de ces jeunes soldats devra s'effectuer du 10 au 15 novembre.

Cet appel représente la moitié du chiffre du contingent affecté aux armées de terre et de mer, et réparti le 31 août dernier.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Les funérailles de M. Armand Mimerel, ancien directeur des constructions navales, commandeur de la Légion-d'Honneur et frère de M. Mimerel, sénateur, ont eu lieu, à Roubaix, lundi à dix heures, en l'église Notre-Dame.

Le deuil était conduit par M. Auguste Mimerel fils.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Théodore Descat, ancien député ; Tiers-Bonte, maire ; Roussel-Dazin, président de la Chambre

consultative des arts et manufactures ; César Piat, conseiller d'arrondissement ; Carlos Masurel, conseiller général, et Carbonnier, membre de la Légion-d'Honneur et médaillé de Sainte-Hélène.

Le corps des Sapeurs-Pompiers et la musique formaient la tête du cortège funèbre.

Parmi les personnes de distinction qui ont voulu rendre les derniers devoirs à l'honorable défunt, nous avons remarqué plusieurs membres des tribunaux et du Conseil général, plusieurs députés, un grand nombre de hauts fonctionnaires et une foule nombreuse de notabilités industrielles. Tous ont accompagné le corps jusqu'au cimetière.

Les sapeurs-pompiers ont rendu les honneurs au défunt dont les insignes de Commandeur de la Légion d'Honneur étaient déposés sur le cercueil.

M. César Piat, membre du Conseil d'arrondissement, a prononcé sur la tombe un discours que nous reproduisons textuellement :

Messieurs,

Avant que se ferme la tombe d'un homme de bien, veuillez me permettre de vous retracer succinctement la carrière honorable de M. Armand Mimerel, et les services qu'il a rendus à sa patrie.

Élève de l'École polytechnique, M. Armand Mimerel était ingénieur de la marine au port d'Anvers en 1813, lorsqu'il demanda à l'Empereur, qui manquait d'officiers d'artillerie, d'être envoyé devant l'ennemi.

L'Empereur refusa et répondit que, s'il avait besoin de bons officiers, il avait aussi besoin de bons ingénieurs. Il conféra à M. Armand un

grade supérieur comme marque de sa satisfaction.

Dans les Cent-Jours, il était à Lorient et reçut l'ordre de défendre un îlot, dont la prise par les Anglais eût livré l'arsenal ; sa conduite en cette circonstance fut si énergique qu'elle attira l'attention du gouvernement. Mais le changement de dynastie lui valut, au lieu d'une faveur, une disgrâce complète ; il fut rayé, à la suite de ce fait d'armes, des cadres du génie maritime, par le nouveau gouvernement, qui bientôt, appréciateur de ses services, le réintégra dans ses fonctions.

Sous la Restauration, il reçut une mission qu'il remplit avec une telle distinction que, plus tard, sous le règne de Louis-Philippe, il fut désigné pour faire tous les plans et pour aller chercher l'obélisque ; sa santé, profondément altérée par les fatigues du précédent voyage, ne lui permit pas d'accomplir cette seconde mission. Tout cet important travail, tous les plans sont alors confiés à un de ses collègues qui, plus heureux, en recueillit les fruits.

Il fut bientôt appelé par le ministre qui le chargea spécialement de la création et de l'organisation de la marine à vapeur.

Lorsqu'il prit sa retraite, la France possédait une flotte capable de lutter avec l'Angleterre.

Tant de travaux méritaient enfin le repos ; et l'Empereur, juste appréciateur du vrai mérite, voulant reconnaître de longs et loyaux services, lui conféra le grade de commandeur de la Légion-d'Honneur.

Aujourd'hui, il n'est plus ! laissant dans sa famille un vide qui causera bien des larmes.

Aussi dévoué que son honorable frère, M. Au-

guste Mimerel, aux intérêts de notre ville, il porta toujours à Roubaix une affection sincère.

M. Armand Mimerel était heureux lorsqu'il pouvait être utile à un de nos concitoyens.

Il emporte avec lui non seulement l'affection de sa famille, mais les regrets de tous ceux qui l'ayant connu, ont été à même d'apprécier ce qu'il y avait de bon, de généreux et de serviable dans le cœur de cet honnête homme.

Nos regrets lui survivront, et sa mémoire sera vénérée de tous ceux qui ont pu le connaître.

Adieu ! Monsieur Armand, adieu !

La foule a écouté ce discours avec recueillement.

Faire l'éloge des remarquables qualités du défunt et rappeler les services qu'il a rendus, c'est aussi adresser un nouvel hommage aux membres de sa famille, qui ont acquis des titres nombreux à la reconnaissance de notre pays.

M. Ohnet, chef du Bureau commercial, au chemin de fer du Nord, à Lille, vient d'être appelé aux fonctions d'Inspecteur général des lignes de chemin de fer que la Compagnie possède en Belgique, de Charleroy à Erquelines et de Namur à Liège ; c'est le prolongement de la ligne française de Creil à Jeumont, la grande route de l'Allemagne par Cologne.

Cette nomination, à un poste aussi important, est regardée avec raison comme un témoignage rendu à l'habile administrateur par le Comité de Direction.

Les éminentes qualités de M. Ohnet ont été depuis longtemps appréciées par le commerce du Nord, et expliquent suffisamment les regrets que fait naître son départ.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 4 NOVEMBRE 1857.

LE PRINCE

ROMAN HISTORIQUE. (1)

(Suite. — Voir le numéro du 31 Octobre)

La comtesse Branitzka avait vu par ses fenêtres l'impératrice aller au jardin et Armfelt l'y rejoindre. Elle en ouvrit doucement une et porta ses regards au-dehors avec la plus vive curiosité. A travers les branches des arbres, elle distinguait en partie l'impératrice et Armfelt ; elle ne pouvait entendre distinctement toutes les paroles qu'ils échangeaient, mais elle en saisissait quelques-unes.

Quelles effroyables tortures pour la comtesse ! Jamais, pensait-elle, Catherine ne s'était livrée si entièrement à Armfelt qu'en ce moment, et celui-ci oubliait tout, sauf la czarine. Les oiseaux avaient beau s'abattre autour d'elle, ils n'y fesaient attention ni l'un ni l'autre. Le baron n'était que génie et amabilité ; l'impératrice, que cœur et attention. Comme l'envie déchirait le cœur de Branitzka ! Jamais Armfelt ne lui avait paru plus aimable ; jamais... Hélas, combien ne se sentait-elle pas malheureuse !

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.

Le thème qui l'avait occupée jusqu'ici, c'était l'amour et la haine ; maintenant, c'était l'amour et la vengeance. La comtesse dressa la tête, sa physionomie s'éclaircit, et un éclair jaillit de ses yeux ; elle paraissait décidée, et pourtant elle hésitait encore et s'abandonnait silencieuse, à sa nouvelle impression.

« La vengeance ! dit-elle alors tout haut, non Dieu m'en préserve ! »

Sa fierté ne l'abandonna point ; mais elle prit un autre caractère : le sombre démon parut métamorphosé tout à coup en une déesse. La pureté de son cœur reprit le dessus ; la haine s'envola et fit de nouveau place à l'amour.

Avec cette connaissance psychologique du cœur que possède seule la femme qui aime, la comtesse calcula toutes les conséquences des relations de l'impératrice et d'Armfelt, et aussitôt un plan surgit dans sa tête. Plus elle réfléchissait, plus elle paraissait contente d'elle-même.

« Si j'agis de la sorte, se dit-elle, voici ce qui arrivera... il n'y a pas le moindre doute... je connais l'impératrice... Armfelt me méconnaîtra, je le sens bien... mais l'issue prouvera... »

Elle se tut, et se pencha encore une fois par la fenêtre pour voir si l'impératrice et Armfelt étaient toujours là ; et quand elle se fut convaincue de l'affirmative, elle s'empressa de sortir.

« Je ne parle pas de la politique du jour, madame, disait Armfelt, mais de la politique de l'avenir. De grands événements s'accompliront ; l'Europe est profondément ébranlée... »
Le baron fut interrompu par l'apparition de

plusieurs personnes qui entrèrent dans le berceau, entre autres Suboff et Markoff.

L'impératrice se leva courroucée. Un moment elle parut ne pas être maîtresse d'elle-même, et jeta autour d'elle des regards où perçait le premier mouvement de colère.

Armfelt se leva également. Inquiet d'avoir été troublé, il resta derrière la czarine.

Mais, parmi les nouveaux-venus, il aperçut la comtesse dont les yeux lui souriaient d'un air affectueux et encourageant.

Comprit-il bien ce regard ?

La comtesse avait prévenu Suboff que l'impératrice était seule avec Armfelt dans le jardin. Un sentiment instinctif de vengeance lui avait d'abord dicté cette démarche, à laquelle elle ne s'était cependant décidée que pour rendre service au baron parce qu'elle calcula très-habilement que si l'impératrice aimait à surprendre les autres, elle ne verrait pas, néanmoins, avec plaisir qu'on la surprit elle-même.

La comtesse ne se trompait pas.

« Madame, dit Suboff à la czarine.

— Qui vous a appelé ? Que signifie cette visite ? Que voulez-vous ? Suis-je aussi en butte à votre espionnage ? »

Armfelt remarqua que, dans sa bouillante colère, l'impératrice ne pouvait coordonner tout de suite ses pensées ; il ne lui échappa point non plus que l'avantage de la situation était pour lui ; il s'avança donc et vint se placer à côté de Catherine. Un calme triomphant, mais plein d'aménité, reposait sur son visage. S'il voulait se défendre lui-même et tirer l'impératrice de son embarras, il s'agissait maintenant de ne pas reculer.

« Votre Majesté me permet-elle de prendre la parole ? »

— Parlez, Armfelt. »

Catherine était heureuse de pouvoir s'abriter derrière le bouclier dont il la couvrait.

« Vous paraissez étonnés de me trouver ici, messieurs, dit le baron, et naturellement les circonstances les plus graves peuvent seules justifier ma démarche. Il en existe, en effet, de la plus haute gravité, et je n'ai cru nuire aux intérêts de personne... pas même aux vôtres, messieurs... en m'adressant à l'impératrice pour l'informer du zèle avec lequel vous avez cherché depuis quelques semaines à vous créer des partisans dans le clergé... tout simplement pour tranquilliser les consciences inquiètes... je ne connais pas d'autre motif. »

Armfelt haussa les épaules, mouvement qui prêta à ses paroles un sens équivoque.

L'impératrice l'écoutait avec attention ; elle craignait qu'il ne pût présenter leur entrevue sous un jour qui la justifiait de tous points.

Suboff se tourna avec embarras vers Markoff, dont le visage diplomatique et froid demeurait impassible.

La comtesse n'avait pas douté qu'Armfelt ne fit tourner cette occasion à son avantage ; néanmoins elle s'estima très-heureuse de voir qu'il répondait à son attente.

« J'ai dit aussi à l'impératrice, continua Armfelt, qu'à peine arrivé sur le sol russe, le baron Reuterholm... et il se tourna vers Suboff, avait remis aussitôt une dépêche secrète qui fut portée immédiatement à Votre Excellence par un exprès. »

Suboff se mordit les lèvres. Un mouvement presque imperceptible agita Markoff.

« Comment ? demanda Catherine. Une dépêche secrète ? »

— J'allais encore informer l'impératrice, re-